

PAYSAGES IMAGINAIRES

Comme tient le sol vu d'en haut

Ce devait être au printemps de 1987. On était venu me montrer quelques ektachromes de ses derniers tableaux. Arrivé par je ne sais plus quelle voie, mon interlocuteur était convaincant et retenu. Je regardais ses photos sans paraître écouter. Tout de suite, je me suis rappelé les paysages imaginaires de Hercules SEGHERS (1589 ou 90 – 1640), avec ses coulures monochromes et ses invraisemblances techniques.

Nous n'étions plus dans l'actualité, et cette référence toute artificielle me permettait de garder avantageusement un pied au sol.

Quelque temps plus tard, j'allais voir Manuele VONTHRON dans son atelier.

De ces premières visites, je me souviens de la fraîcheur de la longue cour pavée et de l'odeur de la térébenthine. cet atelier sur deux niveaux, comme deux étagères rafistolées et ouvertes à tous vents, exigeait que l'on montât une échelle de fer d'où les tableaux se voyaient d'abord sous l'angle du sol. Manuele arpentait nerveusement le plancher irrégulier à grands pas. Je la suivais d'un œil, tandis que l'autre glissait à la surface de ses peintures, et rassemblais mes idées autour de ce qui pouvaient être des silhouettes. Nous parlions très peu ou très mal. Nous jouions à contourner ses tableaux.

Dès l'entrée, une tension régnait comme avant l'orage. Plus tard, quelques mots faciles ponctués de mimiques parvinrent à réduire cette électricité sans toutefois la supprimer. On aurait dit que sa peinture résultait de la condensation de cette atmosphère suffocante mais cristalline.

Manuele suivait chaque inflexion de ma sincérité. Le moindre écart d'attention me valait une boutade. J'y répondais une fois sur deux, mes mains dans les poches. En cherchant à comprendre, je ne voyais qu'une chose : « Cela semble tenir. » Non comme une architecture, un édifice, mais comme tient le sol vu d'en haut, grâce à lui-même, de par le simple fait géologique de ce qui s'est déposé et concentré, qu'elle avait su restituer avec ses essences et ses pigments mélangés dans quelques pots rassemblés loin des toiles.

Après SEGHERS, je ne voyais plus très bien à qui me vouer. DUBUFFET, peut-être ? Ses « Texturologies », auxquelles il était facile de penser, et, plus encore, la série des « Langages des caves » ou cette « Pierre dans l'eau », qui ont le même aspect de paysage noyé bien qu'assez bavards, comme toujours chez DUBUFFET. C'est pourquoi la légèreté et la transparence de DUCHAMP convenaient mieux. D'autant plus que vivait là je ne sais quelle fatigue (et presque du dégoût) des manières de l'art et de la peinture, cet à-quoi-bon des « Élevages de poussière » étalé entre les urgences de la « Mariée ».

Nous n'en parlions jamais, et à aucun moment ces noms ne furent prononcés. Pendant les vingt ou trente minutes que durait chacune de mes visites, des pensées s'amassaient, rapides et compactes comme sous l'effet d'une drogue qui se dissipait dès l'instant où je me retrouvais dans la rue.

Difficile de comprendre d'où venait cet entremêlement d'idées et d'images. Les apparences d'humidité de ses tableaux, leur aspect tout à la fois peint et naturel, comme s'ils s'étaient faits d'eux-mêmes, ramenaient sous mes yeux l'image d'une réalité un peu scandaleuse. Elle semblait avoir conscience des questions que je me posais.

Le mystère de ses tableaux était dans mon esprit plus que sous mon regard. Ils étaient concevables, puisqu'ils étaient là, mais restaient insaisissables, comme des écoulements de mercure.

Aujourd'hui, en cette fin d'hiver, alors que ces tableaux me reviennent à l'esprit avec une netteté de cliché, je comprends mieux : ils dissimulaient leur composition. Je constate le résultat d'un hasard suscité avec bonheur sous l'action d'une fatalité naturelle, têtue et proche parente des lois de la gravitation. Peut-être même entretiennent-ils quelque connivence avec l'organisation de la matière plus qu'avec ses apparences.

Préférant les mutations de structure aux métamorphoses des formes, ils montrent ce qui arrive à l'endroit où le métal devient bois (si l'on veut), où l'air se change en eau (et inversement), dans une discrète indifférence à l'effort, et comme dans un élevage de poussière où la poussière n'aurait pas de prise. □

Fabrice HERGOTT.